

DIMANCHE APRÈS-MIDI

Je n'ai jamais essayé, et je n'en ai pas l'intention, mais j'imagine qu'il y a un moment, lorsque vous êtes sur le point de faire votre premier saut en parachute et que vous vous tenez devant la porte ouverte d'un avion, à plusieurs milliers de mètres du sol, où votre seule pensée est : *Mais qu'est-ce que je fous là ?*

C'est ce que je ressentis ce jour-là.

Je me garai juste devant le portail rouillé. Il n'était pourtant pas fermé. En fait, avec ses grilles presque totalement recouvertes de lierre et d'autres plantes grim-pantes, on aurait plutôt dit qu'il était resté ouvert depuis des décennies. Je m'arrêtai pour réfléchir aux options qui s'offraient à moi et à l'évidence, il n'y en avait que deux : rester ou partir.

L'allée de graviers blancs serpentait en direction d'un grand bosquet de cyprès un peu plus haut sur la colline. En partie cachée par les arbres, je distinguais à peine la villa décrite sur le site internet comme un *joyau de l'architecture de la Renaissance*. C'était un vaste bâtiment

avec, semblait-il, une petite tour s'élevant au centre du toit. Les murs de couleur ocre brun rappelaient la terre sèche qui entourait les oliviers poussiéreux de part et d'autre de l'allée, et de là où je me trouvais, j'avais l'impression que la plupart des volets d'un vert délavé étaient fermés, probablement pour lutter contre la chaleur écrasante du soleil de juillet. Bien sûr, la vue était charmante et la maison superbe. Pourtant, mon cœur se serra.

Qu'est-ce que je foutais là ?

J'envisageais toujours sérieusement de rebrousser chemin et de retourner à l'aéroport lorsque retentit un coup de klaxon strident. En jetant un œil dans le rétroviseur, j'aperçus derrière moi la forme élancée d'une voiture de sport. Si le taureau en furie sur le capot avait été réel, il aurait sans doute manifesté son impatience en cognant le sol avec ses sabots. Je passai la première, puis m'empressai de franchir le portail et de me garer pour que la bête rouge vif puisse dépasser ma petite voiture de location. Alors que le véhicule s'approchait, le conducteur ralentit et ouvrit la fenêtre côté passager. Étant donné que la capote était ouverte, ce n'était pas vraiment nécessaire, mais il voulait s'assurer qu'on l'entende. J'ouvris ma fenêtre pour écouter ce que l'homme me voulut et ce fut un choc de sentir l'air chaud et sec sur mon visage après avoir passé un certain temps dans l'habacle climatisé. Il n'y a pas à dire, il fait vraiment chaud en Toscane, en juillet.

— Est-ce que je peux vous aider ?

L'homme au visage bronzé s'adressa à moi en italien et il me parut évident que vu son ton sec et son air blasé, ce n'était pas le genre d'homme à aider qui que ce soit.

Je n'eus pas de problème à m'exprimer en italien. Je ne me débrouillais pas trop mal pour plusieurs raisons : une de mes grand-mères était italienne, j'avais pris italien au bac il y a de nombreuses années, et plus récemment, j'avais suivi pendant trois ans, de façon plus ou moins assidue, des cours du soir à Dulwich College.

— Je suis ici pour le stage d'écriture. À la villa...

Le conducteur de la Lamborghini devint tout de suite moins agressif, pas amical tant s'en faut, mais nettement moins tendu.

— Parfait, suivez-moi, me répondit-il en anglais.

Il prononça ces mots d'un ton snob à la manière de certains membres de la haute société et je fus de nouveau agacé, mais avant que je ne puisse répondre, le moteur se mit à ronfler et la superbe voiture, qui coûtait probablement plus que ce que j'avais gagné ces cinq dernières années, s'engagea le long de l'allée. La voiture, comme le sentier, disparut presque dans un nuage de poussière soulevée par le mouvement des roues. Je remontai la vitre à la hâte, mais trop tard, la poussière toscane avait pénétré dans la voiture et je me mis à éternuer. Tout en prononçant quelques jurons, je me mouchai et j'attendis que le nuage se dissipe avant d'accepter mon sort et de reprendre la route.

Alors que je remontais l'allée, je dus admettre, bien qu'à contrecœur, que passer deux semaines dans un si bel endroit n'allait pas être désagréable. La vue donnait sur les collines environnantes et je crois que c'était Florence qu'on apercevait au loin, mais à cause de la brume de chaleur, impossible d'en être sûr. Évidemment, ce n'était

pas le lieu lui-même qui m'inquiétait. C'était ce que je venais y faire et avec qui.

J'étais quasiment arrivé devant la maison quand mon téléphone se mit à sonner. Les vieilles habitudes ayant la vie dure, je m'arrêtai et me garai sur le côté avant de répondre. Je ne risquai pas un accident ; au pire, j'aurais écrasé des lézards qui, allez savoir pourquoi, se sentaient obligés de se jeter en travers de l'allée juste au moment où je passais. Je jetai un œil sur l'écran et je vis que c'était ma fille, Tricia ; cela me remonta un peu le moral.

— Bonjour ma chérie, comment ça va à Birmingham ?

— On a du soleil pour une fois. Je vais bien, merci papa. Et toi ? Ça y est, tu es arrivé ?

— Je suis littéralement à quelques mètres de la villa.

— Est-ce que c'est aussi beau que sur le site internet ?

— Je dirais que c'est plutôt joli, si on aime ce genre de paysage...

— Essaie d'être un peu plus enthousiaste, s'il te plaît, papa. Ils ne vont pas te manger, tu sais.

— On ne sait jamais.

— Tu vas voir, je suis sûre que tu vas adorer. Tu te rends compte, tu es un écrivain maintenant, et tu vas passer deux semaines dans cet endroit, avec plein d'autres écrivains.

— Oui, enfin, il y a écrivain et écrivain, Trish. Je tremble à l'idée de me retrouver avec de drôles d'énergumènes.

— Ce sont sûrement des gens parfaitement normaux qui aiment... la littérature érotique.

Elle faisait de son mieux, mais j'entendis à sa voix qu'elle tentait d'étouffer un gloussement.

— Oh, mon Dieu...

— Allons, papa. D'après le site internet, ça a l'air super. C'est quand même organisé par un auteur à succès, avec des cours assurés par des professeurs d'écriture créative, je suis persuadée que tu ne vas pas te retrouver avec de vieux pervers en imperméables crasseux.

— Ces imbéciles...

— Tu es injuste, tu ne les as pas encore rencontrés.

— Je ne parle pas d'eux. Je parle de mes anciens collègues. Quelle idée stupide ils ont eue, j'aurais préféré qu'ils ne m'offrent rien du tout !

— Je trouve que c'était une bonne idée comme cadeau de retraite. C'est parfait pour toi... enfin presque.

Je sentais bien qu'elle avait encore envie de rire.

— Quand ils ont lu les précisions en petits caractères, il était trop tard. Et puis, ils se sont excusés, après tout.

— Oui, ils se sont excusés. Après s'être bien marrés. Je ne sais pas pourquoi je t'ai laissée me convaincre. Parce que les organisateurs ne voulaient pas rembourser ? Et alors ? Pourquoi je m'inflige ça ?

— Papa, on en a déjà parlé le week-end dernier. Je suis sûre que ce sera bien. Laisse-leur le bénéfice du doute et essaie de t'amuser. Comme je te l'ai dit maintes fois, prends-le comme des vacances gratuites dans un endroit que tu as toujours voulu visiter, c'est tout.

— Oui, je sais, mais la dernière chose dont j'ai besoin en ce moment, c'est d'un stage pour apprendre à écrire des livres pornos...

Elle avait raison. On avait déjà parlé de tout ça et je lui avais promis que je ferais de mon mieux pour m'adapter, même si cela risquait d'être embarrassant. Le fait

que c'était gratuit et que cela se déroulait en Toscane m'aidait un peu à avaler la pilule, mais cela n'atténuait pas le sentiment d'appréhension que je traînais depuis des semaines. Je devais faire des efforts pour avoir l'air plus positif, ne serait-ce que pour ma fille, alors j'essayai de prendre un ton un peu plus enjoué.

— Je promets de bien me tenir. En plus, le programme dit que j'aurai tous mes après-midi libres, donc même si je m'ennuie ferme durant les matinées, je pourrai toujours sortir et aller visiter les alentours. J'ai loué une voiture à l'aéroport de Pise, comme ça je pourrai me déplacer comme je veux. Et ce n'est que pour deux semaines...

— Voilà, c'est ce que je voulais entendre. Et puis, tu es dans le centre historique de la Toscane, et même de l'Italie tout entière. Pense à tous ces vieux châteaux et ces églises magnifiques. Pense à tous les endroits que tu vas pouvoir découvrir. Tu ne m'as pas dit que tu avais une liste de lieux que tu voulais visiter ? Tu vas voir, tu vas bien t'amuser.

— J'aimerais être aussi optimiste que toi.

— Ça va être super. En tout cas, profite-en bien et donne-moi des nouvelles.

Elle eut un moment d'hésitation avant de prononcer une dernière phrase.

— J'ai parlé à maman tout à l'heure et elle t'embrasse.

— Au revoir, ma chérie. Merci d'avoir appelé.

Dans glissant le téléphone dans la poche de ma chemise mouillée de transpiration, je me répétais sa dernière phrase. Est-ce qu'Helen avait vraiment dit ça ou était-ce les mots d'une fille qui voulait que les choses redevennent comme avant ?

Je n'eus pas le temps de me poser plus de questions, car un coup d'œil dans le rétroviseur me révéla qu'un minibus Volkswagen approchait. Je me dépêchai donc de redémarrer avant de me retrouver englouti de nouveau dans un nuage de poussière. Quand j'atteignis la limite de l'oliveraie, le sentier s'incurva brusquement sur la droite et s'enfonça sous les arbres où une ombre bienvenue offrait un répit au soleil accablant. Après un dernier virage, j'arrivai sur un parking circulaire en gravier, entouré d'arbustes couverts de magnifiques fleurs roses et rouges, et au centre duquel se trouvait une élégante fontaine ancienne qui ne fonctionnait pas. De toute évidence, elle avait l'air aussi assoiffée que moi.

Je me garai à bonne distance de la Lamborghini – je ne voulais surtout pas qu'on me reproche d'avoir endommagé une voiture de luxe – et j'ouvris la portière. En descendant de la voiture, je vis le minibus arriver et s'arrêter entre ma voiture et une BMW flambant neuve immatriculée en Angleterre. Alors que j'attrapais mon sac dans le coffre de la petite Fiat, j'entendis des pas sur le gravier et je me retournai. Une femme aux cheveux sombres qui devait avoir quatre ou cinq ans de moins que moi me fit un sourire qui illumina son visage sans pour autant effacer les petites rides autour de ses yeux.

Elle s'adressa à moi dans un anglais impeccable, avec juste une pointe d'accent italien.

— Bonjour. Est-ce que vous êtes là pour le stage d'écriture ?

Je me redressai et lui tendis la main, en faisant un effort pour sourire aussi, même si je me sentais comme un animal qu'on mène à l'abattoir.

— C'est exact. Je m'appelle Dan Armstrong.

C'était encore étrange pour moi de me présenter à des étrangers autrement que comme l'inspecteur Armstrong.

La femme me serra la main et se présenta à son tour.

— Je m'appelle Maria, Maria Moore. Mon mari est l'écrivain Jonah Moore. Bienvenue à la villa Volpone.

Elle m'indiqua le groupe de personnes qui sortaient du minibus derrière elle.

— Je viens d'aller chercher quelques-unes des autres participantes.

Levant la voix pour attirer l'attention du groupe, elle me présenta à tout le monde.

— Voici Dan, il se joint à nous pour le stage.

Je ne pouvais plus me défiler, je posai donc mon sac et je fis un signe de la main un peu gêné, m'attendant à rencontrer une bande de tordus, de pervers et de dégénérés. Elles étaient quatre et, à ma grande surprise et mon grand soulagement, je constatai qu'aucune d'elles ne semblait appartenir à l'une de ces catégories. Il y avait deux dames âgées qui semblaient sortir d'une réunion de la paroisse ; une femme avec beaucoup d'assurance, une magnifique peau d'ébène et une masse étonnante de dreadlocks, qui semblait avoir cinquante ans, mais qui aurait pu tout aussi bien en avoir dix de moins ; et une femme brune, très séduisante, avec des taches de rousseur qui elle aussi avait probablement cinquante ans, mais qui en paraissait facilement dix de moins. Je fus agréablement surpris de découvrir que les participantes au stage étaient toutes des femmes. En les observant, je fus rassuré, elles avaient l'air extrêmement normales et plusieurs d'entre elles semblaient aussi inquiètes que moi.

— Nous sommes ravis d'accueillir plusieurs hommes dans notre stage cette année.

Maria Moore me jaugea du regard, et les autres firent de même, me donnant l'impression d'être comme un taureau qui entre dans l'arène – ou plutôt, dans mon cas, un pauvre bouvillon apeuré.

— Cela change complètement la dynamique du groupe. Maintenant, je vais vous montrer vos chambres. Agatha, Elaine, est-ce que vous avez besoin d'aide avec vos bagages ?

Les deux femmes les plus âgées firent non de la tête en même temps, et attrapèrent leurs valises.

— Ça va, merci Maria.

C'est la plus grande des deux qui répondit avec le ton précis et assuré de quelqu'un qui sait ce qu'elle veut. Son amie, au contraire, était petite et semblait fragile, mais toutes deux portèrent leurs valises jusqu'aux marches de l'entrée principale sans se plaindre. J'avais envie de proposer mon aide, mais j'eus l'impression que la plus grande des deux femmes l'aurait mal pris.

Je les laissai toutes se diriger vers la villa avant de leur emboîter le pas. En attendant, je regardais autour de moi et deux ou trois choses attirèrent mon attention. Bien que je ne m'intéresse pas aux voitures de luxe, il semblait que la Lamborghini n'était pas de prime jeunesse et je revis mon estimation à la baisse. Elle ne devait pas valoir plus de cent mille livres. Cela ne changeait pas grand-chose. C'était toujours une sacrée somme pour une voiture. La villa avait l'air très bien entretenue et il était évident que quelqu'un s'occupait du jardin avec un soin méticuleux. Soit M. et

Mme Moore s'y consacraient, douze heures par jour, le reste de l'année, soit ils avaient du personnel, et le personnel coûte cher.

On entrait par une double porte en bois délicatement sculptée et beaucoup plus grande qu'une porte classique. Une fois à l'intérieur, je découvris un vaste hall d'entrée avec un sol en marbre et des miroirs aux cadres dorés qui reflétaient la lumière de l'imposant lustre accroché au plafond et qui renvoyaient nos reflets de côté, de face et de dos, de manière déconcertante. C'était comme être dans une immense cabine d'essayage. Quand je surpris mon allure avachie, je me redressai vite – Helen me critiquait constamment sur ce point – et bien sûr cela me fit encore penser à elle. J'étais perdu dans mes pensées quand je sentis quelqu'un me tapoter le bras.

— Bonjour, Daniel, c'est bien ça ? Je m'appelle Agatha. J'écris du sexe hétéro.

C'était la plus grande des deux septuagénaires et elle utilisa le mot sans la moindre gêne alors que je dus lutter pour éviter de rougir. J'étais amusé de voir que ses yeux bleu-gris étaient parfaitement assortis à ses cheveux et je me suis demandé si c'était délibéré. Ces mêmes yeux m'étudiaient attentivement et je me rendis compte que, malgré son âge avancé, c'était une femme très vive.

Comment répondre à une telle présentation de la part d'une femme qui aurait pu être ma mère ? Je lui tendis simplement la main. Elle la prit et la serra si fort qu'elle me broya presque les os. En frottant ma main endolorie, je me dis qu'avec un prénom tel qu'Agatha, elle aurait mieux fait d'écrire des romans policiers plutôt que du

« sexe hétéro ». Je passai outre le fait qu'elle m'avait écrasé la main et je lui répondis poliment.

— Je suis ravi de vous rencontrer, et s'il vous plaît, appelez-moi Dan.

— Et vous, quel est votre genre ?

Au cas où je n'aurais pas compris, elle ajouta une traduction.

— Quel genre de choses écrivez-vous ?

Elle continuait à m'observer avec attention, et avant que j'aie le temps de répondre, elle fit une remarque particulièrement avisée.

— Vous écrivez vraiment des textes érotiques ? J'ai un peu de mal à y croire, je n'ai pas l'impression que ce soit votre truc ; je le vois dans vos yeux.

Je fis non de la tête, heureux d'avoir l'occasion d'expliquer ce qui m'avait amené ici.

— Vous avez tout à fait raison. J'ai écrit la moitié d'un roman policier historique, mais il n'y a pas de sexe.

Il me semblait important de le préciser. Je me demandai vaguement ce qu'elle avait vu dans mes yeux et à quoi ressemblent ceux d'un auteur de roman érotique. Peut-être que ce sont des yeux pétillants et pleins de désir, ce qui n'est pas vraiment mon cas. Bien sûr, c'est possible que mes trente-cinq années passées à la brigade criminelle aient laissé des traces sur mon visage, comme elles avaient laissé des traces sur mon mariage. Je m'empressai de lui donner un bref résumé des événements – erreur ou complot de la part de mes anciens collègues, allez savoir – qui m'avaient conduit jusqu'ici. Son expression sévère s'adoucit et elle éclata de rire.

— Elaine, viens saluer Dan. Il est ici par erreur.

La plus petite des deux femmes s'approcha et me serra la main d'une manière beaucoup moins agressive. Elle arrivait à peine aux épaules de son amie, ses cheveux étaient complètement blancs et malgré une température de plus de trente degrés, elle portait un cardigan en laine gris. Il ne manquait qu'une paire d'aiguilles à tricoter dépassant de son sac à main, et elle aurait fait un parfait sosie de Miss Marple.

— Vraiment ? Il va falloir que vous me racontiez comment c'est arrivé, Dan. Est-ce que c'est votre premier ?

— Mon premier ?

— Votre premier stage d'été ici à Montevolpone. C'est ma première fois, mais Agatha est déjà venue deux fois. Je hochai la tête.

— Oui, c'est tout nouveau pour moi.

Les présentations terminées, Agatha reprit la parole.

— Elaine et moi sommes amies depuis des années. Elle écrit des romans érotiques BDSM. Elle a beaucoup de succès.

Elle lança un regard admiratif en direction de son amie à l'allure frêle.

Je m'efforçai de cacher ma surprise. C'étaient les initiales de quoi, au fait ? Si j'avais fait partie de la brigade des mœurs, je l'aurais su. Je savais que le S et le M signifiaient sadisme et masochisme, mais les autres lettres ? B signifiait bondage, probablement, mais le D ? Une chose était sûre : je n'allais certainement pas demander. Les apparences peuvent être trompeuses. Soit cette petite femme timide avait un passé sulfureux et

une bonne mémoire, soit son imagination était remarquablement fertile. Je me suis dit que les personnes âgées avaient bien changé depuis l'époque de ma mère.

Je me suis souvenu de ce mantra que je répétais toujours à mes équipes ; ne vous fiez pas aux apparences. Pendant mes années dans la police, j'avais rencontré des médecins respectables capables de tuer, des prêtres souriants coupables d'agression sexuelle et de viol et des avocats charmants et courtois qui trompaient et mentaient sans vergogne, et jusqu'à aujourd'hui, je pensais réellement avoir tout vu. Mais je compris ce jour-là que ce n'était pas le cas. Je commençai à changer d'avis sur la douce et frêle Elaine et je murmurai simplement « Bravo ! »

Maria Moore s'approcha de nous, accompagnée de la quadragénaire à l'incroyable chevelure. Diana avait l'air aussi mal à l'aise que moi et elle me parut tout de suite sympathique.

— Dan, voici Diana. C'est son premier séjour également. Je lui fis un sourire et lui tendis la main.

— Bonjour Diana. Vous avez hâte de commencer ?

Sa poignée de main était mal assurée, mais elle réussit à esquisser un sourire. Ma première impression se confirma : elle était peut-être plus jeune qu'elle en avait l'air.

— Bonjour. Est-ce que vous êtes aussi nerveux que moi ?

Avant que je puisse répondre, Agatha m'interrompit de son ton autoritaire.

— Et quel est votre genre, Diana ?

Clairement, elle était impatiente d'en savoir plus sur tout le monde. Je me demandai si elle aussi avait fait partie de la police dans le passé. Dans une situation « bon